

La Société romande de philosophie de sa création à son institutionnalisation

Interdisciplinarité, fédéralisme et valeurs protestantes

Marc Ratcliff et Camille Jaccard

This article presents a central cultural areopagus of French-speaking Switzerland from 1906 to 1939, the Société romande de philosophie (SRP), nearly unknown to philosophers and historians alike, a blind spot of philosophy in Romandie. The spontaneous reading philosophers can make of their past as a history of philosophical theories ensues in a retrospective disciplinary unit attributed to philosophy. Yet, contrary to that view, we show that, in Romandie, this past was structured both by a *disciplinary pluralism* supported by numerous cantonal, intercantonal and international networks, and by a genuine unity around certain values other than the criterion of discipline. As a result, identity—and therefore belonging—was not based *on philosophy* as a discipline, but on disciplinary plurality as much as on the very sharing of many values. Those ranged from intellectual fraternity to taking the divine seriously, from the celebration of the homeland to federalism and the tolerance vis-à-vis divergent ideas, from the praise of living together to the search of the truth.

Introduction

Comme lieu de recherche social, culturel et épistémique, la Romandie a fait l'objet de divers travaux, dont l'unité est en apparence fournie par l'usage commun de la langue française, par opposition à la Suisse alémanique. L'ouvrage classique de Berchtold a donné le ton pour l'histoire culturelle, mettant à jour les intersections entre réseaux littéraires et artistiques,¹ et d'autres travaux sont venus explorer l'histoire des sciences² ou l'histoire de l'éducation.³

L'histoire de la philosophie et en particulier de la Société⁴ de philosophie font toutefois exception et il s'agira d'en comprendre la raison. À l'interne, cette Société n'a pourtant pas manqué de conserver sa mémoire par la tradition

1 Alfred Berchtold : *La Suisse romande au cap du XX^e siècle* (Lausanne : Payot, 1966). De nombreux travaux sont depuis venus enrichir la connaissance de la littérature romande, mais aussi souligner le caractère problématique de cette notion. Pour une synthèse et un aperçu des débats, voir Roger Francillon : *Littérature en langue française*, in : *Dictionnaire historique de la Suisse* (consulté en ligne : <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/011202/2014-12-04/>).

2 Claude Secrétan : *Historiographie des sciences mathématiques, physiques et naturelles en Suisse romande*, in : *Gesnerus*, 32 (1975) 98–114.

3 Rita Hofstetter et al. : *Les bâtisseurs de l'école romande* (Genève : Georg, 2015).

4 Par convention, nous employons « Société » pour désigner la Société dans son ensemble de 1906 à 1939, tandis que « société romande » ou SRP renvoient à la Société romande de philosophie dès 1923. Similairement, « Groupe » désigne la première société de 1906, tandis que « groupe » et « regroupement » réfèrent aux entités cantonales.

historiographique de l'hommage.⁵ La plupart de ces hommages ont été publiés dans la *Revue de théologie et de philosophie* (RTP) créée en 1868 par Jean-Frédéric Astié et Eugène Dandiran et devenue à partir de 1923 l'organe officiel de la société romande de philosophie (SRP) – où l'on trouve les comptes rendus et procès-verbaux de ses réunions.⁶ Auparavant, les PV d'un premier Groupe des « philosophes de la Suisse romande » créé en 1906 paraissent dans les *Archives de psychologie* (AP).⁷ Hommages, PV et quelques textes sur l'histoire de la Société⁸ forment trois séries de sources précieuses pour aborder son histoire, en les croisant avec d'autres sources – imprimés et correspondances.

Variété des disciplines et identité des valeurs

La première Société : le Groupe des philosophes de Suisse romande

Cette histoire commence durant la première décennie du 20^e siècle dans le milieu académique genevois. Le congrès international de philosophie de 1904 donne aux participants romands l'occasion de se rencontrer et d'échanger. Le philosophe en poste à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève depuis 1881, le pasteur Jean-Jacques Gourd (1850–1909), saisit cette occasion pour proposer une rencontre des philosophes romands le 14 juin 1906, avec un « Programme de la philosophie de la religion ».⁹ La petite ville de Rolle, entre Lausanne et Genève, a été choisie. Gourd y expose sa théorie de l'incoordonnable, selon laquelle tout processus scientifique émane de la « coordination » et tout processus incoordonnable relèverait de la religion. L'atmosphère a des allures de culte,

5 Quelques exemples : Collectif : À la mémoire de Gustave Juvet (Lausanne : Université de Lausanne, 1937). Philippe Muller : À la mémoire de Jean de la Harpe, in : RTP, 37 (1949) 1–18. Pierre Bovet : À la mémoire de Frank Abauzit (1870–1938), in : RTP, 27 (1939) 81–94.

6 Arnold Reymond : Société romande de philosophie, in : RTP, 11 (1923) 323–327 ; 12 (1924) 239–246 ; 13 (1925) 297–304 ; 14 (1926) 296–307 ; 15 (1927) 302–315 ; 17 (1929) 67–76 ; 19 (1931) 294–298 et 362–363 ; 21 (1933) 163–168 ; 22 (1934) 358–360 ; 23 (1935) 169–175 ; 24 (1936) 70–72 ; 25 (1937) 77–78 ; 26 (1938) 58–59 ; 27 (1939) 288–289–291.

7 Charles Werner: Réunion des philosophes de la Suisse romande, in : Archives de psychologie, 6 (1906–7) [1906] 171–173 ; 7 (1907–8) [1907] 85–87 ; 8 (1908–9) [1908] 79–80 ; 9 (1909–10) [1909] 64–66 ; 10 (1910–11) [1910] 94–95 ; 11 (1911) [1911] 296–298 ; 12 (1912) [1912] : 310–312 ; 13 (1913) [1913] 384–387 ; 14 (1914) [1914] 297–299 ; 15 (1915) [1915] : 383–384 ; 16 (1916–17) [1916] : 82–88 ; 16 (1916–17) [1917] 302–304 ; 17 (1918–19) [1918] 139–142 ; 17 (1918–19) [1919] 335–336 ; 18 (1921–22–23) [1920] 173–175 ; 18 (1921–22–23) [1921] 175–176.

8 Arnold Reymond : La pensée philosophique en Suisse romande de 1900 à nos jours, in : RTP, 19 (1931) 364–377. Jean Piaget, Post-scriptum, in : RTP, 19 (1931) 377–379. Perceval Frutiger, La philosophie en Suisse romande, in : Philosophie in der Schweiz (Zürich: Rentsch, 1946) 74–113.

9 C. Werner : Réunion des philosophes de la Suisse romande, op. cit., 171.

voire de Cène. Dans « la plus jolie salle » du Château, prêtée par la Municipalité de Rolle,

les sièges étaient disposés en cercle autour d'une table massive [...] Au mur du fond, la Justice portant des balances exhortait à bien peser les paroles échangées. Par les fenêtres ouvertes entraient la verdure des arbres et toute l'étendue bleue du lac frappé par le soleil.¹⁰

Une disposition matérielle de la salle bien différente de celle, verticale, d'un cours *ex cathedra*, la présence unificatrice d'une tempérance de la parole et des reflets du soleil sur le Léman, voilà des valeurs sûres – pour qui les partage. On n'est pas pour autant d'accord : « Parvint-on à s'entendre ? nous n'oserions l'affirmer. [...] Cependant l'effort n'est jamais perdu que l'on fait pour se placer à un point de vue étranger ».¹¹ Puis, un déjeuner, une agape philosophique où « la plus franche cordialité n'a cessé d'y régner ». L'après-midi, la nature se fait encore plus présente : « le vent soufflait avec force et le bruit des vagues couvrait par instant les discours. Les remous de l'Illusus respectaient davantage la voix mordante de Socrate ».¹² De Platon, on retient la leçon du *Banquet*, dans une fraternité du verbe autour d'un festin, ne fût-ce que de mots, célébration de l'être ensemble, du sociétal qui se ressource dans un imaginaire partagé, helvétique et romand : le miroir du lac ensoleillé, les crêtes des montagnes sur l'horizon, la bonhomie, la prise au sérieux du divin, la prévalence de l'être ensemble sur la diversité des points de vue, etc. Puis, « ce fût l'écartèlement douloureux qui termine les fêtes ». Le mot est lâché : pour qui est-ce qu'un congrès, une réunion d'intellectuels, qui plus est de graves philosophes, est-il une *fête* ? Armé donc de sa poésie du terroir, le philosophe de Genève Charles Werner se fait lyrique dans ses comptes rendus des activités du Groupe. Et pourtant ce qui pourrait sonner comme du provincialisme trouve une audience dans les élites, constituée d'une petite douzaine de philosophes, savants et théologiens, dont les philosophes des sciences Adrien Naville et Arnold Reymond, le théologien Philippe Bridel, le pédagogue Pierre Bovet et le psychologue Théodore Flournoy. Suite à cette première rencontre, une routine se met en place qui durera presque deux décennies : chaque année au mois de juin se réunissent à Rolle philosophes, savants, érudits, humanistes, scientifiques, lettrés et pasteurs.

Difficiles à dénombrer, voire à identifier, des valeurs sociales et épistémiques forment la base constante de la Société. Célébrées dans divers textes, ce sont le rejet du scientisme autant que du mysticisme, le dialogue entre philosophie, science et religion, la confrontation cordiale et amicale entre des points de vue différents, ou encore l'évitement du disciplinarisme, du scientisme sectorisé. S'y

10 Ibid.

11 C. Werner : Réunion des philosophes de la Suisse romande, op. cit., 172.

12 Ibid., 173.

trouve également une alternance géographique qui montre l'attachement des fondateurs à une culture fédéraliste et dont les séances des trois premières années sont emblématiques : en 1906, l'orateur est Gourd de Genève, l'année d'après, c'est le pasteur et professeur de philosophie lausannois Maurice Millioud, puis en 1908, c'est Bovet de Neuchâtel. La réunion annuelle de Rolle constitue une plaque tournante au centre géographique des circulations locales des trois cantons. À travers la petite Société composée des élites protestantes, la Romandie se pense de manière pluraliste.

S'il y a une alternance, le poids des cantons est toutefois différent, comme le montre l'analyse des présences annuelles à Rolle de 1906 à 1922 selon les listes des contributions et des présences, pas toujours exhaustives, fournies par Werner dans ses comptes rendus. Le Groupe est dirigé par le contingent de philosophes genevois constitué de Werner (18 présences), Henri Reverdin (14) et Naville (11) auquel s'ajoutent quelques acteurs de la philosophie genevoise : Gourd, qui n'assistera qu'à la première réunion, puisqu'il décède en 1909, le bergsonien Frank Grandjean (3), les philosophes et moralistes Frank Duperrut (2) et Frank Abauzit (2) ou encore Georges Volait (1), qui part en 1912 à Lausanne enseigner l'histoire de la philosophie. Les philosophes vaudois, souvent proches de la théologie, sont également présents, principalement Bridel (13), Henri Miéville (9), Reymond (4), Millioud (4) ainsi que des personnalités moins connues, tels qu'Henri de Riaz (8) et Volait (8), transfuge de Genève. Cependant, alors que la fréquentation des philosophes de Genève et de Lausanne a un poids similaire, les sciences humaines se développent surtout à Genève, grâce à la présence des psychologues et plus généralement du réseau de l'Institut Jean-Jacques Rousseau (IJJR) : ce sont Édouard Claparède (12), Flournoy (10), Jules Lemaître (9), tandis que Bovet (3), affilié à Neuchâtel jusqu'en 1911, se joint aux Genevois dès 1912. Dans ce réseau, on trouve le philosophe de l'éducation Lucien Cellérier (7), le pasteur L. Ferrière (1),¹³ le médecin Louis Godin (1) et des émules de Claparède : Dimitri Katzaroff (1) et Mlle De Lange (1), seule femme mentionnée lors de la première période. D'autres viennent compléter le contingent genevois, tels que le littéraire Robert Bouvier (7), le pasteur Georges Berguer (6), l'historien Jean Dartigues (2), le botaniste Bénédict Hochreutiner (6), le physicien René de Saussure (6) et même, le dix-huitiémiste et militant anarchiste Otto Karmin (7). Cette compagnie, à laquelle s'ajoutent quelques protagonistes non identifiés, est pluridisciplinaire, et son poids est équivalent à celui de tous les philosophes. Le canton de Neuchâtel est représenté, quant à lui, principalement par Bovet (6), avant son départ pour Genève, et par le vaudois Reymond (9) qui y enseigne depuis 1913. Enfin, dernier signe de l'évitement du disciplinarisme, la quantité

13 Les prénoms ont été signalés systématiquement dans la mesure où les personnes ont pu être identifiées dans nos recherches, leurs mentions dans les sources relatives à la SRP ne donnant en général que le nom et, parfois, l'initiale du prénom lorsqu'une confusion est possible : ici avec Adrien Ferrière.

de philosophes et de non-philosophes qui assistent aux réunions : de 1906 à 1922, les philosophes de Genève sont présents environ 60 fois, ceux de Lausanne près de 50 fois et les non-philosophes de Genève au moins 75 fois. Les réseaux de l'Institut Rousseau servent de bras armé de l'interdisciplinarité à la SRP depuis 1912.¹⁴

Le moment 1923 : la création de la SRP

À Genève, après la guerre, le Groupe accueille de nouveaux arrivants : le philosophe Perceval Frutiger, l'helléniste Victor Martin, le linguiste Charles Bally, le théologien Ferdinand Morel, passé à la psychiatrie, et d'autres. Mais la création de la SRP a une autre origine. C'est, en 1923, principalement sous l'impulsion de Reymond, que le Groupe se transforme en *Société romande de philosophie*. Rolle reste le lieu de rencontre des séances plénières, alors que Genève, Lausanne et Neuchâtel forment les trois sections cantonales. Dans ce moment de réorganisation et d'accroissement où les structures sont transformées, les valeurs demeurent : le même esprit de terroir et de célébration de l'amitié d'un *corps* de penseurs animera les nouveaux comptes rendus, dont la responsabilité migre de Werner à Reymond, « Président central » dès 1925.

Le lieu de rédaction est ainsi délocalisé de Genève à Neuchâtel puis, dès 1925 à Lausanne où Reymond est nommé professeur. L'organe de publication passe des AP de Genève, revue à dominante psychologique et ouverte aux sciences humaines, à la *Revue de Théologie et de Philosophie* (RTP). Publiée à Lausanne, son orientation est philosophique et théologique, et elle ne publie pas d'enquêtes empiriques. Elle constitue aussi un des porte-voix de l'Église libre vaudoise dont, entre autres, Reymond et Bridel sont membres.¹⁵ Si la RTP comporte certes *philosophie* dans son titre, c'est cependant une analyse des publications des membres qui fournit la meilleure explication relative à ce transfert : de 1906 à 1936, 23 membres de la Société ont publié près de 175 articles de recherche dans les AP. Sur ces 23 auteurs, 60 % sont de Genève, et le reste, disséminé, est sous-représenté : ce sont, pour un total d'une quinzaine d'articles, Jean Larguier des Bancelles, Reymond, Millioud de Lausanne, Dubois et Albert Leclère de Berne (4 articles), André de Maday et Bovet de Neuchâtel (7 articles). Ainsi, jusqu'en 1936, la présence des membres de Lausanne (c. 9 % des articles) et de Neuchâtel (c. 4 %) pèse peu dans les AP face à la production des membres genevois (c. 84 %), liée aux réseaux de l'IJJR. Dans l'environnement

¹⁴ Sur les réseaux de l'Institut Rousseau, cf. Rita Hofstetter ; Marc Ratcliff et Bernard Schneuwly : Cent ans de vie : la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation héritière de l'Institut Rousseau et de l'ère piagétienne (Genève : Georg, 2012) p. 156–163.

¹⁵ Sur l'Église libre, voir Jean-Pierre Bastian : La fracture religieuse vaudoise, 1847–1966 : L'Église libre, « la Môme » et le canton de Vaud (Genève : Labor et Fides, 2016).

éditorial des AP où les disciplines se spécialisent, la philosophie trouve donc de moins en moins sa place. Ceci est d'autant plus vrai qu'en parallèle, a lieu en 1913 un renouvellement de la RTP qui abrite de plus en plus d'articles des membres: de 1913 à 1939, pour un nombre équivalent d'auteurs (Genève: 17, Lausanne: 20), les Vaudois publient dans la RTP deux fois et demi plus d'articles (68%) que les Genevois (29%). La mutation du lieu d'édition de Genève à Neuchâtel, puis Lausanne, se fait donc aussi en raison d'un déplacement de la masse critique des publications de Genève vers Lausanne.

Le changement de configuration est aussi lié aux modalités de recrutement des membres. Pour créer une Société faïtière de groupes cantonaux, il fallait une organisation nouvelle, reliant les structures locales à une structure centrale, et trouver en Romandie des interlocuteurs aptes à faire vivre *les nouvelles entités*. D'où un fonctionnement comportant plusieurs têtes de réseaux, aux larges sociabilités. Genève présente deux pôles, qui d'ailleurs s'entrecroisent, les philosophes et l'Institut Rousseau, avec un personnel fort dynamique – Charles Baudoin (entré à l'IJRR en 1915), Jean Piaget (1921), Richard Meili (1926) et André Rey (1930) – tous membres de la SRP. À Lausanne, ce sont les réseaux des philosophes et d'autres acteurs, religieux, humanistes ou scientifiques qui sont activés. Les têtes de réseau sont Miéville, Bridel, Jean de la Harpe, Maurice Gex, et surtout Reymond dès 1925. De 1913 à 1925, Neuchâtel voit se développer autour de Reymond, qui est professeur mais aussi pasteur, d'amples réseaux philosophiques, scientifiques et religieux. Dès 1914, il suscite l'enthousiasme d'une escouade de brillants disciples avec lesquels il partage confrontations scientifiques, politiques, théologiques et discussion intime :¹⁶ les mathématiciens Gustave Juvet et Rolin Wavre, ainsi que Piaget et Léon Bopp. C'est par son entremise que Juvet et Piaget entrent dans le Groupe, pour assister dès 1918 à une présentation de la théorie de la relativité par le futur prix Nobel de physique (1920) Charles-Édouard Guillaume. Au début des années 20, des réunions spontanées ont lieu au laboratoire de physique d'Adrien Jaquerod à l'Université de Neuchâtel, auxquelles assistent Samuel Gagnebin qui étudie la physique à Lausanne, le physicien de Berne Guillaume, Juvet et Reymond.¹⁷ On y discute de la théorie de la relativité, en écho aux idées controversées d'Henri Bergson sur le temps. Ces réunions, qui montrent les interactions entre Reymond et des scientifiques de laboratoire, constituent des soubassements précieux pour assurer la fondation du groupe neuchâtelois et, partant, une des antennes cantonales de la Société. Président de 1923 à 1940, il canalise les sociabilités interdisciplinaires. Finalement, nombre de ces auteurs ont aussi d'importantes responsabilités éditoriales : Claparède et Piaget publient les AP; Reymond, Miéville, Bovet,

16 Arnold Reymond : Société romande de philosophie *in memoriam* Gustave Juvet, in : RTP, 42–44, 43.

17 Ibid.

Bridel, de la Harpe, Gex, Maurice Neeser, et bien d'autres sont présents dans la RTP ; Bovet publie une collection chez Delachaux et Niestlé ; Juvet a fondé une collection de monographies scientifiques, etc.

Les activités de la SRP de 1924 à 1939

À partir de 1924, l'activité de la SRP se distribue donc en quatre lieux (Rolle, Genève, Lausanne, Neuchâtel) où, en 16 ans, elle entend près de 200 communications, dont la distribution thématique est représentée dans l'illustration 1 à la fin du texte.¹⁸ De 1924 à 1931, la SRP accueille autant de communications d'épistémologie que de philosophie. Dès 1935 la philosophie y devient prépondérante, alors que l'épistémologie diminue et que les sciences humaines, dominantes vers 1930, chutent après 1935. Les sciences naturelles sont peu représentées, entre 1928 et 1935.

Les divers regroupements montrent également des distributions thématiques différentes. Les trois groupes cantonaux développent des préférences thématiques durant certaines périodes. Ceci est représenté dans les illustrations 2 à 4. En dents de scie, le groupe genevois privilégie successivement l'épistémologie, les sciences humaines puis la philosophie. À Lausanne, l'épistémologie est d'abord dominante. Puis, avec les sciences humaines, la philosophie s'impose au cours des années 1930, supplantant l'épistémologie. Le groupe neuchâtelois est peu actif jusqu'en 1928. Les sciences humaines y sont importantes dans les années 30 avant que la philosophie et l'épistémologie y deviennent dominantes.

Un dernier graphique (Ill. 5) représente les présences aux séances de Rolle selon les cantons. Ce graphique fait apparaître des tendances relatives à l'évolution des fréquentations de l'ensemble de la Société lors de la réunion annuelle à Rolle :

1. Un déséquilibre des fréquentations cantonales : de 1906 à 1939, les Genevois sont en tête, suivis des Vaudois et, loin derrière, des Neuchâtelois. Cette différence reflète la démographie des villes. À trois reprises, les Vaudois sont en nombre équivalent aux Genevois. De 1916 à 1920, la réunion est déplacée à Lausanne, ce qui crée un effet de jeu à domicile que les fondateurs avaient voulu éviter en choisissant une ville à mi-distance des capitales cantonales.

2. Il y a une différence démographique entre le premier Groupe (1906–1922) et la SRP (1923–1939). Le Groupe d'origine est composé aux trois quarts de membres genevois (sauf de 1916 à 1920). La SRP est mieux équilibrée entre Genève et Lausanne, grâce à l'activité de Reymond et à la formation d'un noyau

¹⁸ Le thème « épistémologie » concerne les savoirs scientifiques envisagés sous l'angle épistémologique ainsi que les questions de fondements. Le thème « philosophie » réunit la métaphysique, l'éthique, l'esthétique, la logique, la théorie de la connaissance et l'histoire de la philosophie, y compris l'Antiquité. Pour les sciences humaines, cf. plus loin.

plus important autour de lui et Miéville, avec Gex, de Riaz, Volait, André Burnier et Jacques Chevalier. Gravitent autour d'eux des érudits, humanistes et scientifiques: le littéraire Marcel Reymond, l'historien des religions Hans Schacht, le professeur de droit François Guisan, le mathématicien Juvet, l'historien des sciences Claude Secrétan, le compositeur Alexandre Denéréaz, le physicien Samuel Gagnebin. Neuchâtel demeure minoritaire, même avec Piaget (de 1925 à 1929) puis avec les philosophes la Harpe et Charles Guyod, les historiens de la philosophie René Schaerer et Pierre Godet, et divers scientifiques : Elie Gagnebin, Jaquerod, le sociologue Samuel Berthoud, le chimiste Alfred Berthoud, les médecins Henri Bersot et Kretschmar, le physicien Matthey, l'économiste Frédéric Scheurer, le mathématicien Louis Gaberel. Les regroupements cantonaux permettent à des juniors de présenter leurs travaux, et nombre d'auteurs y font leurs armes, tels que Georges Mottier, Schaerer ou Pierre Thévenaz.

Une Société interdisciplinaire et fédéraliste

Ces graphiques font apparaître deux principales caractéristiques. D'une part, ils montrent que la nouvelle SRP de 1923 se caractérise par l'adoption d'un *modèle fédéraliste du savoir* où chaque regroupement dispose de sa propre autonomie tout en étant articulé à la Société centrale par la RTP, organe qui centralise et fait circuler l'ensemble de l'information. Les rythmes et les choix thématiques clairement diversifiés de chaque groupe montrent bien l'efficacité de ce modèle.

D'autre part, les graphiques confirment que la SRP suit un modèle résolument interdisciplinaire, les quatre unités thématiques abritant des perspectives disciplinaires différentes. Par exemple, le thème *sciences humaines* rassemble des communications issues des champs suivants : droit, histoire, linguistique, littérature, pédagogie, politique, psychanalyse, psychiatrie, psychologie, sciences de la religion et sociologie. De 1924 à 1939, les auteurs suivants y font, indépendamment du lieu, des communications :

Droit (Henryk Elzenberg, Michel Grodensky, Guisan, Claude du Pasquier, Hans Kelsen, Walter Burckhardt) ; Histoire (Volait) ; Linguistique (Bally) ; Littérature (Bopp, Riaz) ; Pédagogie (Claparède) ; Politique (Albert Béguin, Claparède, Günther, la Harpe, Maulnier) ; Psychanalyse (la Harpe, Germaine Guex) ; Psychiatrie (Bersot, Oscar Forel, Morel, Kretschmar) ; Psychologie (Baudoin, William Boven, Bovet, Claparède, Charles de Montet, Meili, Piaget, Rey, Scheurer) ; Sciences de la religion (Abauzit, Bouvier, Auguste Hollard, Piaget, Neeser, Schacht) ; Sociologie (Gustave Belot, Samuel Berthoud, la Harpe, Piaget, du Pasquier, Godet, Robert Junod, Alfred Lombard).

Il y a plusieurs dimensions de l'interdisciplinarité : d'abord, les disciplines représentées sont multiples et les spécialistes viennent se confronter tant aux philosophes qu'à des collègues représentant d'autres champs. Cela permet

d'éviter un disciplinarisme sectorisé où la spécialisation tuerait la communication, et déjoue une position de surplomb en maintenant les savoirs en relation entre eux, validant ainsi une forme de pluralisme. Ensuite, l'épistémologie et la philosophie viennent certainement nourrir les débats par des approches synthétiques favorisant les transversalités. Finalement, on peut relever un trait qui caractérise une partie des membres de la Société. Certains d'entre eux ont *déjà* plusieurs cordes disciplinaires à leur arc, équilibrant l'esprit de synthèse avec l'esprit analytique – ce qui n'est pas sans défier les catégories et outils de classification de l'historien : untel est géologue *et* critique littéraire (Elie Gagnebin), un autre est mathématicien *et* historien des sciences *et* théologien (Arnold Reymond), un troisième est biologiste *et* psychologue *et* épistémologue (Piaget), etc. On pourrait multiplier les exemples. C'est là le résultat d'un travail personnel *d'accordage disciplinaire* déjà réalisé chez un auteur qui relie des champs différents entre eux.

Transfuges et élection

La Société n'est pas un réseau d'intellectuels purement désintéressés. Des postes universitaires sont en jeu, et il s'agit de les attribuer tant pour respecter le capital de compétences que pour reproduire des valeurs – rapport à la religion y compris. Certains membres de la Société vont accéder à ces postes par des mécanismes de reproduction sociale du monde académique qui ne peuvent, dans le cadre de cette étude, qu'être signalés comme pistes de recherche. Par exemple, Werner est le beau-fils de Gourd, initiateur du Groupe, avec lequel il passe sa thèse en 1909, et dont il reprend la chaire la même année. En 1912, Bovet quitte son poste de pédagogie à Neuchâtel pour venir diriger l'Institut Rousseau à Genève, appelé par Claparède. Reymond arrive à Neuchâtel en 1913. Avec la nouvelle SRP de 1923, des rocadés ont lieu entre Reymond, Maday et Piaget en 1925. De même encore, lorsque Piaget quitte Neuchâtel en 1929, étant appelé à Genève,¹⁹ Jean de la Harpe reprend son poste.²⁰ Toutes ces rocadés académiques, appels, nominations comme celle de Juvet à Lausanne en 1928, de Wavre à Genève, celle du physicien Samuel Gagnebin à Neuchâtel, signalent une mobilité académique en Romandie dont une des clefs est vraisemblablement donnée par les réseaux de la SRP. Ces rocadés et élections mériteraient d'être interrogées à la lumière des sociabilités engagées par la SRP, sachant que des membres très actifs de la Société ont occupé des postes clefs des universités de Genève, Lausanne et Neuchâtel, selon le tableau suivant :

¹⁹ Sur la question de la nomination de Piaget, voir Marc Ratcliff et Paloma Borella : « Voilà donc une chaire désaxée ». La nomination de Jean Piaget à l'Université de Genève, in : *Revue suisse d'histoire*, 63 (2013) 1–18.

²⁰ Ph. Muller : À la mémoire de Jean de la Harpe, op. cit.

Recteurs :

- Genève J.-J. Gourd 1896–1898 ; W. Rappard 1926–1928 ; C. Werner 1928–1930 ; V. Martin 1938–1940.
- Lausanne A. Reymond 1930–1932.
- Neuchâtel A. Jaquerod 1919–1921 ; A. Lombard 1925–29 ; C. du Pasquier 1929–1931 ; M. Neeser, 1937–1939.

Doyens :

- Genève C.E. Guye (Sc. 1910–1914) ; A. Naville (L. 1897–1902) ; C. Werner (L. 1914–1920) ; V. Martin (L. 1920–1932).
- Lausanne E. Dandiran (Th. 1896–1898) ; M. Millioud (L. 1900–1902) ; L. Emery [?] (Th. 1915) ; M. Millioud (SSP, 1917–1925) ; F. Guisan (D. 1926–1928, 1936–1938) ; A. Reymond (L. 1927–1930) ; A. Reymond (SSP, 1938–39).
- Neuchâtel J. de La Harpe (L. 1938–1944).

Avant la fondation du Groupe, Gourd a été recteur de l'Université de Genève, tandis que Naville, Dandiran et Millioud ont été doyens de facultés à Genève et Lausanne. À la sortie de la guerre, pour la première fois, en 1919, trois membres du Groupe se trouvent à des postes importants dans les *trois* universités, donnant à la Romandie – protestante – une envergure plus formelle : Jaquerod est recteur de Neuchâtel, Werner est doyen des Lettres à Genève (il sera suivi de Martin dès 1920) et Millioud est doyen de la faculté des Sciences sociales de Lausanne. Parmi eux se trouve l'incontournable Reymond, animateur et passeur de savoir qui, à coup de conférences, de publications, de réunions formelles et informelles, de correspondances et d'activations de réseaux, construit le projet de société romande.

Protestantisme et philosophie : une défense des valeurs

Le premier Groupe naît dans un environnement fortement empreint du protestantisme libéral et humaniste qui caractérise une bonne partie des élites de la Romandie. La SRP de 1923 ne s'en désolidariserait pas. Dans le Groupe de 1906, la plupart des orateurs sont des laïcs protestants (et parfois patriciens c'est-à-dire descendants des élites genevoises) – Bovet, Claparède, Flournoy, Guillaume, Naville, Millioud, Montet, Reverdin, Saussure, Volait, Werner, etc. – ce qui ne les empêche pas, pour certains, de s'engager et de militer dans des associations à caractère religieux, Naville étant par exemple « président de la branche genevoise de l'alliance évangélique ». ²¹ À ce caractère laïc, font exception notamment Gourd, Berguer, et les vaudois Reymond et Bridel qui ont eu une formation de

21 J.-P. Bastian : La fracture religieuse vaudoise, 1847–1966: L'Église libre, « la Môme » et le canton de Vaud, op. cit., 157.

pasteur. Et, parmi les dix-huit orateurs, trois ne sont pas protestants : le philosophe et historien des religions catholique Leclère – professeur de philosophie à Berne en 1904 –, le philosophe juif d'origine grecque Isaak Benrubi qui deviendra professeur d'histoire de la philosophie à Genève, ainsi que le philosophe polonais Wincenty Lutosławski, spécialiste de Platon. Leur présence comme orateurs à la Société vient illustrer la mise en pratique de ses valeurs d'humanisme protestant : défense de la raison contre le dogmatisme, tolérance religieuse, refus de l'exclusion, valorisation du débat et de la connaissance scientifique.

Le partage des valeurs protestantes se mesure également sur l'audience, qui compte une majorité de protestants, ainsi que d'acteurs liés au monde de la religion, parfois pasteurs, spécialistes ou amateurs de sciences religieuses, entre théologie, morale, histoire, philosophie et psychologie de la religion.²² Ce sont les Abauzit, Berguer, Bridel, Dandiran, Dartigues, Louis Emery, Gourd, la Harpe, Leclère, L. Ferrière, Neeser, Morel, Reymond, etc., et même Piaget. Parmi les Lausannois, nombre de personnalités de la Société sont affiliées à l'Église libre vaudoise – protestante dont les membres se font appeler *libristes* – créée au 19^e siècle en opposition à l'Église nationale protestante.²³ Reymond soutient sa première thèse à la faculté libre de théologie de Lausanne, Bridel y enseigne l'histoire de la philosophie et cultive la tradition d'humanisme social et religieux d'Alexandre Vinet,²⁴ Paul Laufer y enseigne la théologie, La Harpe et François Guisan y réalisent leurs études,²⁵ le pasteur Charles Byse deviendra Swedenborgien et fondateur d'une nouvelle Église à Lausanne après la guerre.²⁶

Durant les années 1920, le courant libriste protestant aussi bien que les élites protestantes genevoises ne séparent pas les préoccupations intellectuelles et sociales ; Miéville, par exemple, milite contre l'antisémitisme.²⁷ Claparède et Bovet sont actifs dans nombre d'associations pacifistes,²⁸ d'autres sont impliqués dans des missions pastorales, dans des sociétés, y compris internationales, soutenues par les réseaux protestants. Cette cohérence avec les valeurs humanistes protestantes contribue à expliquer l'intérêt de la SRP pour des questions politiques, juridiques et sociales dès le milieu des années 1930, correspondant

22 Sur la tradition genevoise de psychologie de la religion, voir Pierre-Yves Brandt : Berguer, Rochedieu: Flournoy's Legacy in the Genevan School of the Psychology of Religion, in : Archive for the Psychology of Religion, 35 (2013) 31–46.

23 Voir note 15.

24 Charly Clerc : Portrait de Philippe Bridel (Lausanne : Payot, 1938) ; Jacques Rime : Charles Journet: vocation et jeunesse d'un théologien (Fribourg : Academic Press Fribourg) 184sq.

25 Ph. Muller : À la mémoire de Jean de la Harpe, op. cit.

26 Jean-François Mayer : La Nouvelle Église de Lausanne et le mouvement swedenborgien en Suisse Romande des origines à 1948 (Zurich: Swedenborg Verlag, 1984) 44–66.

27 J.-P. Bastian : La fracture religieuse vaudoise, 1847–1966: L'Église libre, « la Môme » et le canton de Vaud, op. cit., 253.

28 Carlo Trombetta : Politica, morale e religione in Édouard Claparède (Canterano : Aracne editrice, 2017), 263–268, 285–293.

aux préoccupations sociétales et politiques du temps. La conférence du sociologue genevois Béguin en 1935 sur « les doctrines néopaiennes en Allemagne », les communications du juriste neuchâtelois Du Pasquier à la même époque sur les théories modernes de l'état, ou encore la présentation sur la justice platonicienne en 1935 par le philosophe du droit Kelsen, professeur à Genève avant d'émigrer en Californie, en témoignent. On invite le professeur de droit de Vilnius Elzenberg à discuter de l'idée d'obligation et du devoir concret en 1938 et le juriste Burckhardt en 1939 intervient sur les normes juridiques face aux normes morales. À Lausanne, les libristes servent aussi de terreau pour accueillir des idées proches du personnalisme d'Emmanuel Mounier qui soutient une « radicale revendication de l'autonomie de la personne ». ²⁹ Certes, dans ce contexte d'attention majeure aux problèmes contemporains, un épisode a certainement pesé, lorsque, en 1937, Arnold Reymond attribue, avec d'autres collègues de l'Université de Lausanne, un *Doctorat honoris causa* à Mussolini. ³⁰ Déchirure du voile dans l'histoire sans taches du personnage et de la SRP, l'épisode frappe par son incohérence manifeste avec les valeurs protestantes défendues au sein de la Société.

Au milieu des années 20, quelques membres n'hésitent pas à monter au filet pour défendre la pensée protestante, notamment contre Jacques Maritain et le renouveau du Thomisme dès 1924. Ce sont entre autres Bridel, Pierre Jaccard, Piaget et Wavre. Mais ils ne le font, ni au nom de la Société, ni lors de ses réunions, même s'ils publient parfois leurs critiques dans la RTP. De fait, ils choisissent d'autres lieux, comme les réunions des *Amis de la pensée protestante* ou les Conférences de l'*Association chrétienne d'étudiants de Suisse romande*. Un tel choix laisse voir une valeur que les élites protestantes revendiquent pour codifier les rapports entre science et religion : leur complémentarité. À l'occasion de ce même conflit avec le Thomisme, celle-ci est bien définie par Lemaître qui rappelle, d'Ernest Naville, de Flournoy et de Gourd que, « fidèles à l'esprit protestant, ces maîtres associaient en eux la liberté dans la recherche scientifique à la conviction religieuse la plus profonde ». ³¹ Il y a donc indépendance mais complémentarité entre science et religion de manière à ce qu'aucune des deux ne viennent entacher l'autre. La religion étant de l'ordre d'une conviction privée, c'est l'ordre de la rationalité et de la laïcité, et non celui de la religion qui fonde la

²⁹ Ibid., 256, citation d'un commentaire par Edmond Gilliard d'un texte de Henri-L. Miéville : *Vers une philosophie de l'esprit ou de la Totalité* (Lausanne, Paris : Les trois collines, Félix Alcan, 1937).

³⁰ Olivier Robert : *Matériaux pour servir à l'histoire du doctorat H.C. décerné à Benito Mussolini en 1937* (Lausanne : Université de Lausanne, 1987) ; Jean-Christian Lamberlet : *Des palmes académiques pour Benito Mussolini : le doctorat honoris causa de l'Université de Lausanne décerné au Duce en 1937* (Lausanne : l'Âge d'homme, 2004).

³¹ Auguste Lemaître : *Menus propos. Science et religion*, in : *Journal de Genève*, 24 janvier 1926. Voir aussi pour le cas de Claparède, C. Trombetta : *Politica, morale e religione* in Édouard Claparède, *op. cit.*, 285–293.

communication. Claparède, Reymond, Piaget, et beaucoup d'autres y souscrivent, étant ainsi en relation avec nombre de penseurs indépendamment de leur religion : par exemple, en France, avec le philosophe protestant André Lalande, comme avec les philosophes juifs Bergson, Brunschwig, Lucien Lévy-Bruhl et Emile Meyerson, de même qu'avec le philosophe catholique Xavier Léon, c'est-à-dire les piliers de la Société française de philosophie.

La Seconde Guerre mondiale va changer le rapport au protestantisme, qui devient explicitement proclamé et intégré à la SRP. Car, comme le montre l'appartenance religieuse protestante de la vaste majorité des membres, en particulier des orateurs dès 1923, ce n'est qu'en apparence que l'unité de la Société est *Romande*, n'ayant de romand que le nom : sur les cinq cantons romands, seuls sont représentés Genève, Vaud et Neuchâtel, autrement dit les cantons protestants. Les deux autres cantons romands, Fribourg et le Valais – catholiques –, n'ont pratiquement aucune représentation dans la société de 1923. Comme le concède le philosophe Frutiger en 1946, qui prend la direction du groupe genevois, « le terme Suisse romande (...) n'est pas tout à fait exact » pour qualifier l'extension géographique de la Société, car Fribourg est omis bien que son « université compte plusieurs chaires de philosophies ». ³² Toutefois, écrit-il, l'importance de la philosophie en Romandie est bien issue du protestantisme car, « à une ou deux exceptions près, tous ceux qui s'y sont fait connaître comme philosophes sont d'éducation protestante ». ³³ C'est dire clairement les choses, appuyées par le cortège de penseurs et littéraires protestants qui, comme Henri-Frédéric Amiel, sont mutés en philosophes, avec Vinet, Charles Secrétan, César Malan, Ernest Naville et Gourd. À ce moment, la démarche d'ancrage identitaire dans le protestantisme devient explicite et déclarée, en un temps où, comme d'autres entités disciplinaires, telles que la psychologie, les philosophes de la Confédération ont resserré les rangs pour mieux montrer leur unité et être en mesure de survivre institutionnellement lors de cette traversée du désert qu'a représenté la guerre. La pression de ce nouveau contexte vient expliquer le besoin d'enracinement dans un protestantisme *revendiqué*, comme le besoin d'identité par rapport à l'autre groupe philosophique, numériquement plus puissant, de la Suisse alémanique. Au même moment était créée en 1941 la Société suisse de philosophie dotée d'un nouvel organe de publication, l'*Annuaire de la Société suisse de Philosophie*, laissant dans le passé l'époque de cette confraternité intellectuelle romande – et protestante – qui rejetait la spécialisation disciplinaire au profit d'un pluralisme à visage humain.

³² P. Frutiger : La philosophie en Suisse romande, op. cit., 75. En revanche, il ne dit rien du Valais, lequel n'a certes pas d'université, mais qui abrite l'Abbaye de Saint-Maurice, haut lieu de la pensée thomiste.

³³ Ibid.

Conclusion : la SRP, un lieu de savoirs pluraliste

De sa création informelle en 1906 jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la Société a été un haut lieu de la culture, des sociabilités intellectuelles et de la pensée en Romandie. À ce titre, elle mériterait de plus amples investigations. C'est vraisemblablement dans le sens d'un lieu de savoir articulante de nombreuses dimensions plutôt que comme une spécialisation qu'il faut prendre le terme *philosophie* qui semble l'unifier, comme le montre sa culture pluraliste. La Société a connu une quadruple unité : 1. à travers son modèle de sociabilités intellectuelles mettant en pratique des valeurs identitaires épistémiques, protestantes et sociales voire provinciales ; 2. par son rejet du disciplinarisme, sa base d'accordage individuel et sa culture de l'interdisciplinarité ; 3. dans son modèle fédéraliste et délocalisé du savoir, où les trois antennes cantonales ont chacune développé une vie intellectuelle et un rythme autonome, tout en étant affiliées à une entité centrale demeurée à Rolle ; 4. enfin, par sa vocation d'une recherche intellectuelle relative à l'actualité, tirée des sciences et de la société, par exemple en 1918 avec la séance consacrée à la théorie de la relativité, ou durant les années 1930 face à la montée des fascismes.

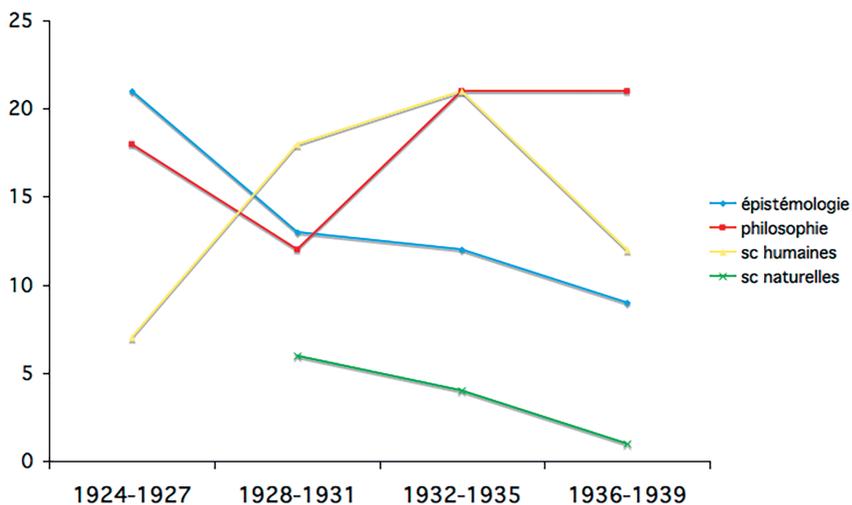
Si les débats académiques y étaient réglés par une fraternité intellectuelle, la Société a également contribué à l'évaluation des compétences individuelles comme à la répartition du pouvoir académique en Romandie, tant par les importantes charges de certains de ses membres que par les diverses roques et nominations qui révèlent ses réseaux. Sur le plus long terme, la SRP fait aussi le pont entre le 19^e siècle romand protestant franchement spiritualiste des Vinet, Malan, Ernest Naville et Secrétan, et les nouveaux enjeux qui se profilent au cours des quatre premières décennies du 20^e siècle. Enfin, elle sert de liant aux interrogations du protestantisme, de la culture, des sciences et de la pensée, à une époque où sont apparues de fortes crises des valeurs en relation avec la Première Guerre mondiale puis la montée des fascismes. Aussi est-ce probablement le pluralisme disciplinaire, le resserrement autour des valeurs du vivre ensemble, de la fraternité intellectuelle, de la recherche du vrai, du terroir, de l'ouverture au divin et de la tolérance, qui fondent l'identité même de la Société et partant, de la philosophie en Suisse romande jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.³⁴

Dr. Marc Ratcliff, Université de Genève, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Uni-Mail, 40, boul. du Pont-d'Arve, CH-1211 Genève 4; marc.ratcliff@unige.ch

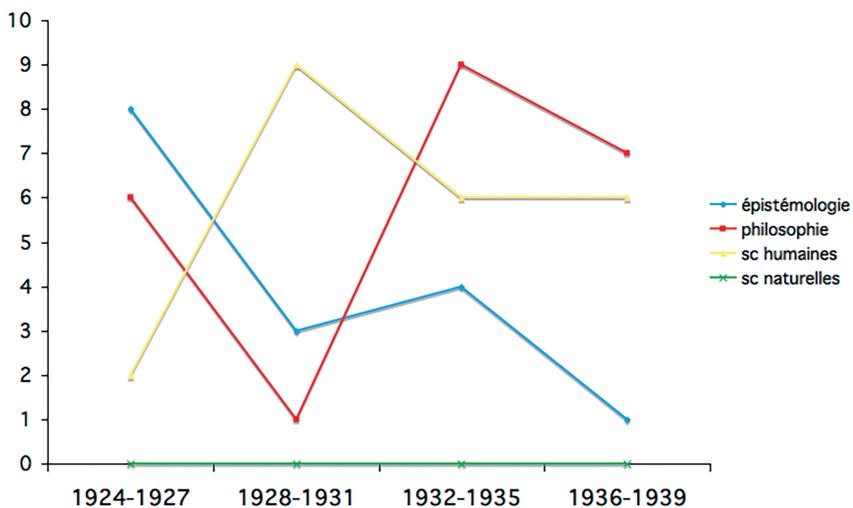
Dr. Camille Jaccard, Université de Lausanne, Faculté des Sciences sociales et politiques, Institut de psychologie, Quartier UNIL-Mouline, Bâtiment Géopolis, CH-1015 Lausanne; camille.jaccard@unil.ch ; ORCID: 0000-0002-0718-5963

³⁴ Cet article a été rédigé dans le cadre d'un travail sur la culture de recherche piagétienne soutenu par un subside du Fonds National Suisse n° 100011-175617. Nous remercions Martina Cabra et Ramiro Tau pour leur conseils et relectures.

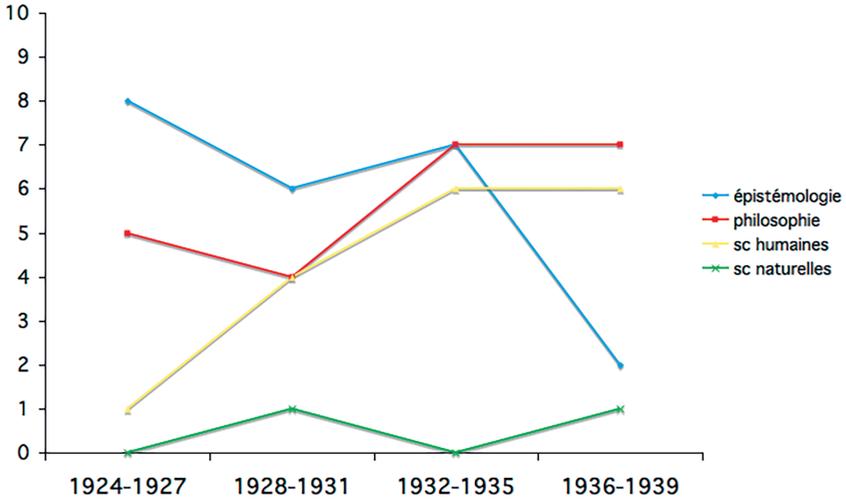
Annexe



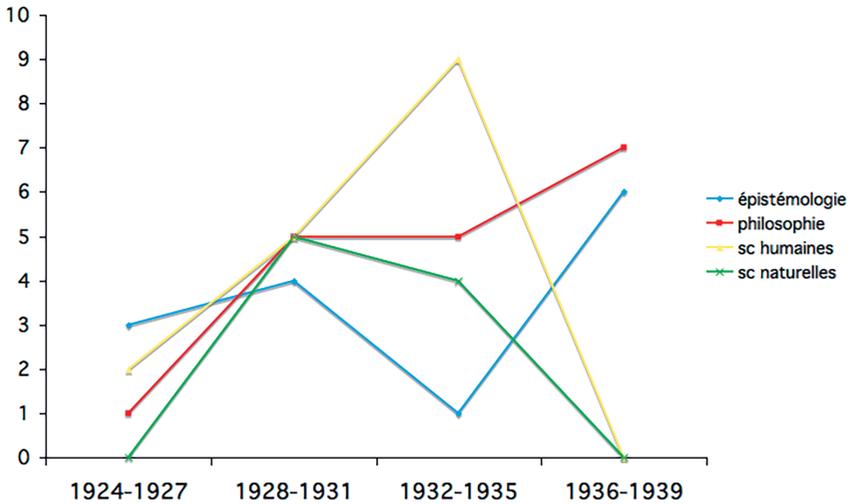
III. 1: Distribution thématique des communications de 1924 à 1939.



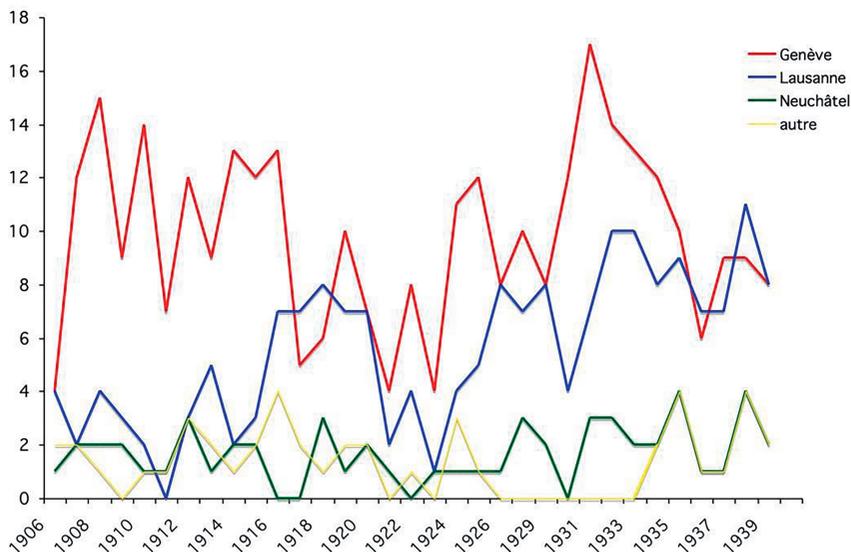
III. 2: Distribution des communications dans le groupe genevois.



iii. 3: Distribution des communications dans le groupe lausannois.



iii. 4: Distribution des communications dans le groupe neuchâtelois.



III. 5: Fréquence des présences à la Société de Rolle de 1906 à 1939 selon l'origine cantonale. L'année 1928 manque. Dans son rapport pour l'année 1928, Reymond ne donne pas les noms des personnes présentes à Rolle, contrairement à tous ses autres rapports. Les auteurs qui font l'objet de rocadés – c'est-à-dire qui passent d'une université romande à une autre – y sont chaque fois représentés d'après le groupe auquel ils appartiennent à l'époque en question.